

Lo dzoratai et la tomma

Autor(en): **Chambaz, O.**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **68 (1929)**

Heft 8

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-222431>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE
PARAISANT LE SAMEDI

Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à

L'Agence de publicité Gust. AMACKER
Palud, 3 — LAUSANNE

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus.

ANNONCES

30 cent. la ligne ou son espace.

Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.



Nous avisons les abonnés, n'ayant pas encore payé leur abonnement, que le remboursement leur sera présenté fin février.

Pour éviter des frais de ports inutiles, utilisez notre compte-chèques postaux II. 1160.

MOTS D'ENFANTS

A la Jeannette à Jean.

Je ne vous savais pas, Jeannette,
Aussi ardente suffragette !
Si vite vous piquez la mouche ?
Pourtant, on dit que, de la bouche
Des enfants, sort la vérité !
Et, si gosse, je suis resté,
Pourquoi donc m'en voulez-vous tant ?
C'est si bon de rester enfant !

Le fait d'avoir mis un grelot
Au cou de certain escargot,
A votre vindicte m'expose ;
Et, victime du péril rose,
J'en reçois, le premier, les coups,
Ecrits en vers, et, contre tous !
Jeannette, est-ce que l'on s'en prend
A un inoffensif enfant ?

Ah ! si j'étais l'antagoniste
Du saint mouvement féministe,
Je comprendrais ce grand courroux ;
Mais, je suis l'enfant le plus doux,
Croyez-moi, que la terre porte ;
Et pourtant, Jeannette s'emporte
Et de sa plume me pourfend,
Sans pitié, pour un mot d'enfant !

Ces jolis mots, que l'on fait dire
Aux enfants, et qui nous font rire,
Vous exaspèrent, maintenant ?
Ils n'ont pourtant rien de méchant !
Vous vous dites grande personne ?
Alors, dans ce cas, on pardonne
Bien des termes inconséquents
Sortis d'une bouche d'enfant !

Si les hommes sont imparfaits,
Ce n'est pas eux qui se sont faits !
Comme dans tout, cherchez la femme !
Ne vous plaignez pas trop, mesdames
Si Adam a péché, en somme,
Qui donc lui a tendu la pomme ?
Il était par trop confiant ;
C'était déjà un grand enfant !

Calmez-vous, ma bonne Jeannette,
Il ne faut pas faire la chette !
Vous verrez que ma prophétie
S'accomplira, en Helvétie !
Contre tout ce que femme veut,
Même le diable, rien n'y peut !
Et vous régnerez, sûrement
Sur les hommes, ces grands enfants !

Pierre Ozairé.

C'est pas difficile. — On demandait à une boulangère :

— Pourquoi vos « vèques » sont-ils si petits ? Chez nous, les boulangers les font la moitié plus grands.

— C'est bien naturel.

— Comment donc ?

— Pardi, ils y mettent la moitié plus de pâte.



LO DZORATAI ET LA TOMMA

LO Dzoratai, qu'étai z'u menâ dâi vatsê à la montagne, avâi profitâ de fêrê vêsita à yon dè sè z'anciens camerâdo militêro : on municipau Bullaton. Quand l'a zu met âo tsalet sa Motella et sa Sciory et rêkemindâ âo freti dè bin lè soignî, s'imbantsê tsi s'n ami. Lo tràovê âo carnotset que crouivê son chêtse-moqua. Aprî s'itrê saluâ et avâi prâo dèvezâ, la fenna à noûtron municipau va quéri, po lo païsan dâo Dzoratai, on pan et onna livra dè tommâ, po que pouessê sè répêtrê on bocon, ka l'îrê rudo avani.

La Bullatona que lo vouaitivê sè servi dâi trantsê que l'aran fé vergogne à on n'Allemand, et qu'avâi pouaire que tota la livra lâi passê, lâi fâ :

— Ditê vâi, l'ami, fêlê atteinchon avouê la tommâ, s'on ein preind trào l'arrîtê la parole !

L'autro, qu'îrê on tot fin, lâi répond :

— Oh, bin ! sè l'a atan dè vertu, ye prîgno lo resto pò ma fenna, qu'à prâo babelhie.

Et sin z'autro ye fourrê la tommâ din sa cassetta et rêtornê tsi li, dié qu'on tiençon.

O. Chambaz.

ON TSIN RODZE

LO rassovegni-vo dè cliiau vilho fusî que l'avant dâi tsin avouê dè la pierra à fû po allumâ la pudra ? L'est dinse que mon père-grand in avâi yon. Mâ parete que l'îrê trào tsaropê po nettayî tot ci commerce. On dzo l'îrê zu à on n'inspecchon à Combrêmon, avouê lo tsin dè son pêtairu tot rodze, vo dèvenâdê bin dè quîè !

— Voûtron tsin l'est bin rodze, que lâi fâ cî que vouaitivê lè crouions.

— Oh ! so rèpond mon père-grand, lè tsins rodze mordant assebin què lè blancs !...

O. Chambaz.

ARMAND

LORSQU'IL eut atteint sa douzième année, sa mère lui dit un matin :

— Habille-toi vite. Voici ton baluchon sur la table. En sortant de l'école tu iras te présenter à la ferme des « Grands-Bois » où l'on t'a embauché comme petit domestique !

Sans ajouter un mot de plus, elle prit son tablier de lessive et sortit pour aller commencer sa journée. Arrivée sur le seuil, elle se retourna :

— Tu mettras la clé sous le paillason... Adieu, travaille bien et sois sage !

Sa mère ? Il l'avait toujours vue ainsi, pressée de partir, pressée de rentrer, sans cesse préoccupée de la besogne à venir. Petite, maigre, le visage plissé, les cheveux tirés sur le front et les mains rouges, elle passait sa vie en journées de lessive. Car, dans la petite maison qu'ils habitaient tous deux, les jours s'écoulaient dans le souci perpétuel du pain quotidien. On retournait chaque pièce de deux francs avant de la dépen-

ser et l'on reprisait sans cesse de vieux vêtements. Quant à lui, Armand, il ignorait le plaisir qu'il y avait pour un garçon de son âge, à porter un habit neuf. Ses pantalons, plusieurs fois rapiécés, étaient tantôt trop longs, tantôt trop courts, aussi avait-il compris sans peine que, s'il voulait une fois se vêtir d'un complet de sorte, il fallait avant tout le gagner.

Il se leva, mit en ordre l'appartement et, quand sonna la cloche de l'école, il descendit le « raidillon » au pas de course.

Maintenant, il sait qu'il est un grand garçon et que les garçons de son âge doivent travailler. Ses camarades vont aux champs avec leur père et leurs frères. Lui, qui n'a pas de père, besognera chez autrui. Il n'a pas de père ; il n'a qu'une maman qui, de l'aube au crépuscule, est absente de la maison. Que ferait-il, tout seul, durant les longues journées d'été ? Il n'en sait rien.

Jusqu'à ce jour, il a vécu comme un petit animal en quête de nourriture. De la douceur maternelle, il ne sait rien. Il a bien entendu dire, à l'école du Dimanche ou ailleurs, que les mamans chantent quelquefois des chansons à leurs petits enfants pour les endormir. Lui, il les ignore. Au cours des dernières années, il a bêché le jardin, esserbé le plantage, soigné les poules, les lapins et les canards. Et le soir, il étudiait sa leçon, tandis que sa mère, recrée de fatigue tirait l'aiguille sans mot dire.

Assis sur le banc de l'école, Armand songe à toutes ces choses, cependant que le maître explique la division des fractions ordinaires. Et, à travers les chiffres qui couvrent la planche noire, il voit défiler toute sa petite enfance monotone et résignée.

Désormais une autre vie va commencer pour lui. Il sait que, dans la ferme où il va entrer comme petit domestique, les richesses abondent. Dans cette région de mi-montagne et de mi-campagne, il y a de tout. Si les cerisiers sont rares, par contre les pommiers nordiques étalent dans les vergers leurs branches tourmentées. Il sait qu'on peut toujours ramasser sous les arbres des prunes tombées, des pommes de moisson et qu'il est toujours possible, en septembre, de remplir ses poches de noix fraîches. Et puis, quelle belle vie que celle de petit bovaïron dans un grand domaine !

Il en était là de ses réflexions, quand le maître congédia les élèves.

Maintenant, sur la grand'route qui longe le pied du Jura, il y a un petit bonhomme de douze ans à peine qui s'en va joyeusement vers la vie. Il a dit adieu à la petite maison où désormais sa mère sera seule jusqu'à l'automne. A part deux heures d'école chaque jour, il devra tout son temps à son patron. Il se lèvera et se couchera avec les domestiques, il sera leur camarade, leur copain, enfin, presque un homme. C'est pourquoi, sur la route qui s'allonge, il se redresse, bombe sa petite poitrine et marche vers l'avenir avec résolution.

Déjà, il aperçoit le toit rouge de la ferme qui n'est qu'à deux kilomètres du village. Un peu de fumée s'échappe au-dessus des noyers et, dans la campagne, les haies sont en fleurs. Les hirondelles rayent le ciel de leurs courbes gracieuses et